

nouveau bouton ne surgissait pas à côté de la rose épanouie pour la remplacer lorsqu'elle perdait son éclat. Louise n'avait cédé qu'à son cœur et les rêves de l'ambition ne troubleraient pas son âme naïve. Si tendre, et si honteuse de l'être, comme l'écrivit quelque part Mme de Sévigné, la pauvre jeune fille pleurait sa faute au pied des autels. Ses remords la punissaient cruellement de son bonheur, et, plus d'une fois, le prêtre qui disait la première messe à la chapelle de Versailles, entendit des sanglots étouffés partir de la tribune royale et vit, en se retournant vers la nef silencieuse, une ombre blanche agenouillée...

Cet ange tombé se souvenait du ciel.

Louise passa dix ans de la sorte, expiant par ses larmes la faiblesse de son cœur. Nous retrouvons au château de Saint-Germain, la rose à cent feuilles placée sur un guéridon brillant de dorures ; mais la pauvre fleur, malgré les soins que lui prodiguait Le Nôtre, s'inclinait tristement sur sa tige flétrie. Près d'elle, Mlle de La Vallière, que le roi venait de créer duchesse, pleurait d'amertume. Elle avait accepté ce titre, et les honneurs qui y étaient attachés, la malheureuse ! Elle avait accepté tout cela pour ses enfans, car elle avait deux enfans du roi... qui ne l'aimait plus.

Louise ne confiait sa douleur qu'à Dieu et à une sincère et discrète amie, Françoise-Athénais de Moulémar, duchesse de Montespan. Cette dernière, qui venait d'entrer, trouva la favorite en larmes.

— Eh quoi, s'écria-t-elle, vous avez le tabouret, et vous pleurez ? Le roi ne vient-il pas de vous donner une nouvelle preuve d'amour ?... vous l'accusiez injustement, Louise ?

Pour toute réponse Mlle de La Vallière jeta les yeux sur la rose.

— Mon dieu, quelle étrange sépération vous avez là ! dit Mme de Montespan qui prit un siège et s'assit aux côtés de son amie. En vérité, c'est un inconcevable enfantillage de croire que la tendresse d'un roi suivra les destinées d'une fleur... Allons, enfant, continua-t-elle, en donnant sur les mains de la belle désolée de petits coups déventail, vous êtes toujours adorable pourquoi ne seriez-vous plus adorée ?

— Parce qu'une autre est assez habile pour déployer aux yeux du roi des avantages que je n'ai pas sans doute.

Athénais se mordit lèvres. L'accent que Mlle de La Vallière venait de mettre à ces paroles était empreint d'un cachet d'ironie qui ne pouvait échapper à la rusée duchesse. Louise comprenait enfin qu'elle était supplantée par sa confidente et que celle-ci ne lui avait fait jusqu'alors des protestations d'amitié que pour la perdre plus sûrement. La veille, après le jeu, Louis XIV n'avait-il pas causé longuement avec Athénais dans les appartemens de la reine ? Ne s'était-il pas amusé de la manière plaisante avec laquelle Mme de Montespan contrefaisait les ridicules de certaines personnes de la cour ?... Et n'avait-il pas répondu par ces mots cruels aux reproches d'aimante de Mlle de La Vallière :

— Louise, vous êtes folle !... Votre rosier vous a fait des confidences : prenez garde, il me calomnie !

Quelle autre qu'Athénais avait pu dévoiler ce candide mystère d'amour ?... Et dans quelles circonstances, hélas ! avait-il été dévoilé ?

Mlle de La Vallière, à l'aspect de sa rivale, s'était émue d'essayer ses pleurs ; mais pas assez promptement pour qu'Athénais ne s'en fût aperçue. Le ton léger de Mme de Montespan, ses consolations hypocrites, ses caresses dont la fausseté devenait alors évidente, froissèrent Louise au point qu'elle ne put s'empêcher de faire voir qu'elle avait deviné la perfidie de ces mêmes caresses,